



L'île des anamorphoses

version de Pierre Charil

Il marche, les mains dans les poches de sa veste, le nez baissé. Il est grand, un échassier à la démarche dégingandée, il se traîne, il tire ses jambes qui lui paraissent collées au bitume. Le fond de l'air sent l'été en fin de course, sans qu'il ait vraiment eu le temps de le voir passer. Il fait presque froid dans l'étroite rue où son éditeur a ses bureaux dont il vient de sortir, le soleil n'y pointe le bout de ses rayons qu'à son zénith, entre midi trente et treize heures zéro six, si des nuages ne tombent pas mal au-dessus des toits rapprochés. Il frémit sous la fraîcheur d'une bise qui le surprend en cette fin d'après-midi. Il frémit aussi en pensant aux réprobations et aux critiques que son nouveau manuscrit vient de susciter chez celui qui l'accompagne depuis si longtemps. Son expérience lui évite de se sentir trop accablé, il voit juste devant lui une montagne de travail, de remises en questions, de fouilles intérieures, il les voit littéralement, plus hautes que les immeubles du boulevard St-Germain sur lequel il vient de déboucher. Les alpinistes ne regardent jamais le sommet avant l'ascension, alors il détourne son regard de la masse qui le domine. Le bruit et la fureur de la ville dissipent rapidement sa vision, les arbres languissent dans leurs teintes jaunissantes alors que les bus soufflent leur masse sur les visages des piétons. Il y a du monde dans les rues, c'est l'heure de transition entre le temps de travail et le temps personnel qui commence. La bascule, les migrations urbaines, l'entrecroisement des mondes, flottements des destinations, renversements des besoins. C'est un saumon avec une conscience de lui-même, avec l'appréhension de frayer à contre courant de ses semblables, lui rentre chez lui, travailler. Une main sur son épaule, le retient. Il se retourne surpris. Il n'y a personne. Aurait-il rêvé ? Il regarde autour de lui, l'air perdu, un torrent impétueux d'inconnus coule dans l'avenue, les autres ont leur vie qui les appelle et le passent, indifférents à son hébétude. Il reprend nonchalamment son chemin. Un sentiment de lassitude le prend et lui remonte des pieds jusqu'au cœur. Le ciel rosit, c'est un bon moment pour s'arrêter. Il va s'asseoir à la terrasse d'un café un peu plus loin, le *In Vino Veritas*. Un café fera l'affaire, la vérité est bien trop surestimée. Un vieil homme assis à la table d'à côté le fixe d'un œil profond. Ses mains sur la table, son visage, son cou, tout en lui est émacié, aspiré de l'intérieur, râpé par autre chose que le temps. Il irradie du vieil homme une épaisse intensité d'irréel. Vient-il d'outre-tombe ? Il faudrait prendre une



photo de lui, et s'en inspirer pour en faire un personnage énigmatique de roman, ou d'une nouvelle, une sorte de messenger d'un autre monde, un passeur. Il n'ose pas croiser ses yeux gris-bleu que surplombent des sourcils broussailleux. Mais il ne lui échappera pas. L'homme lui lance comme une onde de choc des mots caillouteux. Il connaît la vérité sur Marie, et surtout, il sait où se trouve l'île aux anamorphoses. Il se dit que le vieil homme l'a sans doute reconnu, cela arrive parfois dans les boulangeries, ses livres ont du succès après tout, il passe parfois, rarement tout de même, à la télévision, il a reçu plusieurs prix, il a réalisé des films aussi. Jean-Philippe Toussaint est un personnage public, son nom et son visage échouent de temps à autre dans les esprits. L'orgueil toise l'humilité de celui qui est reconnu. Mais le vieil homme continue de palabrer au sujet de l'île aux anamorphoses, celle où le monde change, se déforme, se retourne, se renverse, se corrompt, se contracte, se justifie, s'étend, s'approfondit, se dilate, s'émancipe, se convertit, se pervertit, s'exalte, meurt et naît, tout à la fois, en même temps et successivement. Le vieillard s'énerve et s'emporte, il postillonne dans son éructation, il connaît l'île, et il somme l'auteur de *Faire l'amour* de s'y rendre sur le champ, car « c'est important ». Jean-Philippe Toussaint est un moment ahuri par la force du vieil homme, et l'incohérence de ses propos. Bien sûr, il se souvient avoir suggéré l'existence de « l'île aux anamorphoses » dans son roman *La Vérité sur Marie*, mais tout cela n'était que sorti de son imagination, ce n'était que l'expression d'une idée, d'une projection, rien n'était réel sinon dans son esprit d'écrivain au moment de l'écrire, ce n'était pas vrai. Il s'adresse au vieil homme comme on s'adresse à un enfant, « que voulez-vous dire ? », « de quoi parlez-vous ? », sans que le vieil homme ne s'écarte de la répétition des mêmes mots, des mêmes suppliques exaspérées, comme s'il n'avait été connecté à la réalité que dans la vision de Jean-Philippe Toussaint, le faisant basculer dans un autre monde où celui-ci n'avait dorénavant plus aucune emprise. Gêné et un peu effrayé, l'écrivain décide de s'en aller, payant son café et se levant de sa hauteur éminente, lorsque le vieillard le saisit par la manche de sa veste, se redressant comme on défroisse une boule de papier, l'effort accroissant encore l'effet de possession de son esprit. Il essaie de s'élever, sur une fragile pointe de pied malgré sa haute stature à lui aussi, ils sont étrangement presque de la même taille, et murmure à distance de l'oreille de l'écrivain des mots inaudibles au reste du monde, des mots tus. C'est un secret qui est prononcé, et Jean-Philippe Toussaint comprend que le vieil homme lui dit quelque chose qu'il n'est pas censé savoir, quelque chose que nulle



personne sur cette planète ne peut connaître, une chose que seul lui, l'auteur de *La Vérité sur Marie* garde au fond de lui, une chose tenue dans l'alcôve de la villa de Sasuelo où il a écrit son livre. Seule Marie, si elle existait, pourrait partager ce secret. Les derniers mots du vieillard, qui perd en dévoilant l'indicible son énergie, devient blafard et tout sec, sont audibles, « trouve l'île », une injonction qui finit de renverser Jean-Philippe Toussaint, comme une vague plus forte que les autres repousse un peu plus loin la limite de l'humide sur le sable d'une plage désertée. Une grande confusion l'enveloppe, extérieure, et le vieillard n'est déjà plus là, comme dissout dans l'air, il ne reste pas même un tas de cendres sur le trottoir.

*

C'est un petit film de cinq minutes, pas plus, qui repasse incessamment dans l'esprit de Jean-Philippe Toussaint alors qu'il marche, de retour chez lui, et qui envahit ses gestes lors de la préparation d'une carafe de thé, et toujours ce même enchaînement d'images et de son, alors qu'il est assis dans une demi-obscurité dans son fauteuil dont l'odeur de cuir passé alourdit ses souvenirs du vieillard qui déjà s'érodent, éliminant ce que son esprit considère comme impertinent, en accentuant leurs effets et leur force sans même le vouloir, lui retirant, s'il en avait, la moindre once de réalité, puis, cette sensation ressentie, ce filtre vibrant d'un trouble dans lequel la révélation du secret l'avait plongé. Sous l'effet du ressassement, le décor de la rue et du café disparaissent peu à peu, ne laissant dans l'image que la folie émanant du visage du vieillard, l'intensité noire de ses yeux cachés par des sourcils de plus en plus fournis, et cette voix de pierre venue de profondeurs de plus en plus insondables, roulant sa prière résonnant comme une condamnation. Son malaise nettoie sa mémoire de toute marque d'assurance, enjolive les ténèbres de ce qu'il ne comprend pas, élimine les points de repère qui le rassurent. L'emprise du souvenir du vieillard s'étend sur sa conscience et l'empêche de se rappeler s'il vient d'aller aux toilettes, de manger, de lire quoi que ce soit, toute son attention et ses capacités se concentrent vers ce point de convergence que sont le vieillard, Marie, l'île aux anamorphoses. Il essaie de comprendre. Il essaie de donner du sens à ce qui, à première vue, n'en a pas. La question du sens. Il se retrouve dans son lit, et lui parvient l'image de Marie telle qu'il la connaît, les réverbères de la rue dans leur boule de lumière diffuse éclaire son visage blanc qui n'est pas là. Il s'entend lui demander si elle



connaît ce vieil homme qui l'a interpellé au café, sans qu'aucune voix féminine ne remplisse la chambre d'où il s'enfuit, inquiet, pour se réfugier sur le balcon d'où il peut observer l'agitation de trois des rues de son quartier. Il lui faut se changer les idées, se divertir, pourquoi ne pas aller vaquer au gré des vides dans les rues de Paris ? Cela fait longtemps qu'il n'a pas plongé ses doigts dans l'eau froide de la fontaine à Saint-Sulpice, ou remonté la rue des Filles Saint-Thomas jusqu'à la place de la Bourse. Malheureusement, ses simples envies d'escapades, même embryonnaires, inlassablement comme du ressac, le ramènent à Marie. Le dernier volume de sa tétralogie sur Marie est paru l'année précédente, il en a fini avec elle, une séparation, pour de vrai, c'est ce qu'il avait pensé. Mais il semble, indéniablement, y avoir une lézarde dans cette séparation, une fêlure, une incomplétude. L'écriture d'un nouveau roman par exemple est difficile, il faut surmonter cette présence, cette femme incarnée toutes ces années dans les mots, et donc, dans son esprit, dans son cœur et dans sa vie. Il lui faut pourtant bien tourner la page, mais elle ressurgit en ce jour à travers l'apparition d'un vieillard possédé, ayant l'air d'être aux portes de la mort, et connaissant leur secret, à Marie et lui. Est-ce seulement possible ? Est-ce plus vraisemblable qu'un vieil inconnu énigmatique, sorti de nulle part, sache ce qu'il semble savoir, ou est-ce plus vraisemblable que Jean-Philippe Toussaint lui-même ait eu un moment de délire ou de rêve éveillé ? Le problème est que cet évènement rentre en parfaite résonance avec cette intuition qui nage depuis une année maintenant au fond de lui, dans son océan intérieur, sous les remous de la surface, dans l'obscurité des bas-fonds, cette ombre insaisissable qu'il sent et qui le gêne dans les moments de solitude où rien ne l'accapare sinon ses erreurs ou ses regrets, un caillou dans sa chaussure, cette intuition qu'il n'a pas abouti Marie, qu'elle est inachevée, que le point final ne fut en réalité que le premier des trois points de suspension. C'est l'image d'un Golem qui le poursuit depuis la parution de *Nue*, avec sur son front écrit le mot « emet », vérité. Marie est muette dorénavant, mais elle est toujours là, il la sent, il sait qu'il n'a pas encore effacé l'Aleph, la première lettre hébraïque d'emet, ce « e » qui change le mot de « vérité » en « met », « mort ». Il sait qu'il n'a pas tué Marie, qu'il l'a épargnée, par amour, ou pire, par affection. Se superpose à ces mouvements conjoints une certaine ironie du sort. Il a dans son roman *La Vérité sur Marie* inventé une nouvelle apocryphe de Borges, mit de la fiction dans le réel et du réel dans la fiction. Tout maintenant semble lui sauter au visage dans un enchevêtrement dont il n'est pour une fois pas le maître, il subit une contorsion



de la fiction qui s'insinue dans son réel sans que ça vienne de lui, le Golem se retournant contre son créateur pour éviter de disparaître.

*

La nuit est une inexorable pause, un bégaiement compulsif de pensées qui perdent, dès l'instant où elles sont émises, toute grippe sur la réalité et s'égarant dans les limbes de la confusion. Ni le café préparé dans l'énervement, ni le whisky servi tiède dans une tentative de rendre savoureuse et romantique la perte de son entendement, ni même le bromazepam dont la dernière prise remontait à des années n'arrivent à apaiser le vertige de la chute, vertige physique, qui lui donne la sensation que ses membres s'allongent comme des échasses, que son centre de gravité l'attire comme une étoile sur le point de se transformer en supernova, son corps exprimant le choc que son esprit a reçu. L'atmosphère nocturne électrise et intensifie les doutes comme si elle avait été faite pour ça, pour guider dans l'angoisse toute réflexion humaine, un long couloir vers la damnation, une voie royale vers la perte de soi. Puis, doucement, toujours assis sur son grand fauteuil de cuir marron trop usé par les mélancolies et les contemplations, et puisqu'il fait face à sa baie vitrée dont les rideaux ouverts laissent entrevoir la ville et son ciel noir, doucement donc, dans la lumière de l'aube diluant la nuit, il s'échoue. La lutte contre lui-même est terminée, ses bras jetés dans une inertie de défaite, le soulagement peut maintenant naître et se répandre dans son esprit moribond, relâchant la tension du corps. Puisqu'il n'arrive pas à ne pas y croire, puisque s'impose à lui le fait que, d'une manière où d'une autre, tout cela est déjà en lui, imprégné, enraciné, et que peut-être, tout cela vient même de lui, alors il décide, comme une reddition, d'y croire, de suivre le courant, de se laisser emporter par les flots qui le traversent. Oui, il irait poursuivre, ou plutôt, il irait chasser l'île aux anamorphoses qu'il avait inventée, oui, il allait se lancer à la recherche d'une illusion, ou plutôt de l'illusion d'une illusion, que certains nomment la vérité. Peut-être pourrait-il enfin comprendre don Quichotte, ou Sancho Panza, peut-être pourrait-il enfin comprendre Marie et ce que c'est que d'être soi-même l'histoire, un bout d'histoire, une fiction, en tout cas c'est ainsi que les choses lui apparaissent dans ces instants moribonds où une décision fut prise devant être tenue, et dont les conséquences en sont inimaginables. Il accepte, alors qu'un rai de lumière dessine un trapèze déformé sur un pan de mur, le fait d'entrer dans une course folle, une



quête impossible dont l'échec, pense-t-il, est sa seule porte de sortie, son seul moyen d'évacuer son trouble et de continuer son chemin.

Mais par où commencer ? Comment peut-il se mettre sérieusement à la recherche d'une chose dont il sait pertinemment qu'elle n'existe pas ? Il doit pourtant plonger dans cette histoire qui lui échappe, et pour cela, il doit commencer par croire le vieil homme, il doit se persuader que l'île existe bel et bien, quelque part, et reprendre sa piste dont le point de départ est le vieillard lui-même et ce qu'il lui avait dit la veille. Remonter le fil d'Ariane. Le matin est une fraîcheur de renaissance vivifiante, saisissante pour celui qui sort des ténèbres, portant en elle une humidité légère propice à l'éclosion et à l'entreprise, le soleil lance sa lumière rasante de l'autre côté de la rue, sur la façade de la boulangerie où déjà, dans un air farineux, le travail a commencé. Alors qu'il observe la tranquillité de la ville, tout lui paraît différent, les feuilles frémissantes dans le vent, les voitures garées au repos, les porches d'entrées en bois vernis, tout lui annonce un univers dissemblable, comme superposé à l'ancien, où les possibilités sont multiples et divergentes, où le commun peut se révéler extraordinaire, où un voile lui semble s'être levé sans qu'à première vue l'on puisse noter quoi que ce soit. Lui-même est un autre, une sorte de double identique, son attention aux choses a changé, il est comme une sorte de complotiste, en recherche perpétuelle de signes, il a une mission secrète que même la réalité ne connaît pas, il a un dessein que nul ne peut imaginer, il est dans son histoire, un monde dans le monde. Il est resté une bonne dizaine de minutes planté dans le goudron froid et collant de sa rue, mais il lui faut maintenant se lancer, d'un côté ou de l'autre, la voie est encore vide, il est seul. Un premier pas irréfléchi et le voilà parti, sa grande carcasse lancée, lente et cérémonieuse, remontant la rue qui elle aussi se réveille, exposant ostensiblement les traces d'une nuit parisienne comme les autres, ordures éviscérées puantes, flaques de vomi, cadavres de bouteilles abandonnées au pied d'un mur et d'une odeur de pisse, Paris s'éveille. Fébrilement, il se projette dans un futur proche, il se dirige vers le café où le vieil homme l'a alpagué la veille, en sachant que c'est sans doute un coup d'épée dans l'eau, que le hasard ne lui fera pas l'honneur de lui servir deux fois le même plat, mais sait-on jamais, c'était peut-être un habitué et un serveur pouvait le connaître, mais qu'allait-il faire si le vieillard se trouvait sur la terrasse, buvant son café comme un spectre ? Il marche tirant ses longues jambes comme si elles étaient collées au bitume. Concentré sur la scène qu'il imagine, il voit la perspective se réunir en un point lointain, la rue se déforme presque pour converger



devant lui, il se voit comme on voit un visage filmé de près, la caméra installé sur un casque et qui, fixé sur le visage donne la sensation que celui-ci ne bouge pas alors que le reste du corps et l'arrière plan s'agitent à n'en plus finir. Une bourrasque le sort de sa torpeur de marcheur alors qu'il arrive au coin de la rue où se trouve le *In Vino Veritas* dont la terrasse déserte résonne comme un gong dans sa tête. Le vieillard n'est pas là. De dépit, et aussi par inertie, il s'assoit à la même table que la veille, en espérant. Il commande un café, noir et rugueux, et attend. Le serveur, par un besoin vital de communiquer en cette matinée prometteuse, lui parle d'une nouvelle tout à fait étonnante dont tous les médias se font l'écho ce matin, celle d'un cheval échappé de l'hippodrome d'Auteuil. La bête, apparemment un magnifique pur sang à la robe noire, aurait déjoué l'attention de son lad et aurait dans une cavalcade nerveuse et gracieuse, d'après un témoin de la scène, un voisin qui se rasait à sa fenêtre, franchit d'un bond tout à fait remarquable une barrière d'entrée avant de se lancer dans un galop digne d'un premier prix qui lui avait permis de franchir le boulevard des Maréchaux, et de disparaître dans les rues du XVI^e arrondissement, où, depuis, il échappe à la police et aux vétérinaires censés le rattraper. Toujours selon les journalistes, il erre dans Paris, sans que personne ne puisse le localiser malgré les recherches lancées, c'est un cheval indétectable qui répond au doux nom de *Sea of Fertility*. Il regarde le serveur avec un air non amusé plutôt lugubre effaçant rapidement le sourire enfantin et joyeux de celui qui probablement se vengerait sur les autres clients par un service tout aussi sec que la réponse qu'il lui fait quand l'écrivain lui demande s'il se rappelle le vieillard de la veille, et s'il le connaît – je n'ai aucune idée de ce dont vous me parlez, désolé – avant de se réfugier derrière le bar métallisé et des verres brillants.

*

Son café est fini depuis longtemps et le soleil s'élève assez haut dans le ciel bleu pour lui envoyer ses rayons droit sur le visage et le réchauffer, ses rayons qui ont parcouru cent cinquante millions de kilomètres pour effleurer sa peau usé et blanchâtre, une onde de douceur. Les yeux plissés dans l'attente de quelque chose, il s'enfonce dans l'apathie et se donne en spectacle à la rue comme une statue qu'il sait être devenu, il ne bouge plus, son immobilité l'étonne lui-même et il se découvre un plaisir charnel à se scléroser, à se rigidifier comme un troll prit par le soleil, il imagine la pluie le battre en



des moussons diluviennes, soumis au froid et à la grêle, aux humeurs des pigeons et aux honneurs nocturnes des hommes ivres, il imagine un chat se frottant contre sa peau solidifiée en pierre, adoucie par les vents, il se voit traverser le temps sans angoisse, impassible, avant d'être érigé en légende, on viendrait le prier, brûler de l'encens à ses pieds, puis les hommes feraient de lui le messie d'une religion perverse et pervertie abusant les masses, on inventerait des histoires, on réinventerait sa vie, on enlèverait toute substance à son existence et à qui il était pour en faire ce qu'on en voudrait, on le déposséderait de lui-même au bon désir des autres, et ne resterait alors plus rien ni de l'homme, ni de l'écrivain. Il rouvre les yeux avec une lenteur extrême, d'abord ébloui par la clarté du jour, les sons de la rue recouvrant leur agressivité peu à peu, reprenant conscience, remontant à la surface après une plongée en apnée, il se souvient d'un détail. « C'est aussi l'île de l'infamie. » Ces mots, dont il se remémore l'exact prononciation écorchée et rocailleuse du vieillard, lui reviennent à l'esprit comme une bulle de gaz remonterait du fond d'un océan pour relâcher dans l'air un nuage de souffre. Il doit réfléchir, et donc, il doit marcher. Il paie son café au serveur échaudé et silencieux, se tourne un instant vers le ciel comme pour vérifier quelque chose, puis se lance les sourcils froncés dans les rues qui déjà se remplissent de parcours innombrables correspondant à autant de destinations, de destins, indépendants et isolés dans la masse, dont certains se percuteront, s'éviteront, se chevaucheront, se rencontreront sans que le cours des choses n'en soit perturbé. Il n'a en tête que cette nouvelle information, l'île aux anamorphoses est aussi « celle de l'infamie », il retourne les mots, les étale, étudie leur sens et leur contre-sens, essaie de faire des liens, de saisir des références, mais rien ne semble sortir de cette gymnastique intellectuelle qui lui fait presque marcher dans une énorme et irrespectueuse merde et le fait passer à un cheveu de comprendre dans sa chair l'expression « passer sous les roues d'un camion ». Remontant la rue de l'Annonciation, il s'arrête brusquement près d'un livreur qui croit un instant que le grand dadais veut lui adresser la parole alors que celui-ci est loin, très loin de lui, immergé dans son idée, prit dans sa stupéfaction d'avoir remis les choses dans l'ordre. Cela lui paraissait à présent très clair, c'était ça, c'était elle, c'était l'île d'Elbe, l'île aux anamorphoses était l'île d'Elbe, celle qui parcourait son œuvre de long en large, le décor où Marie évoluait parfois, celle où Napoléon fut exilé trois cents jours, l'infamie, le vieillard devait parler d'elle sans aucun doute, la douce méditerranéenne. Il va s'asseoir sur un banc de la Place du père Marcellin Champagnat pour absorber cette



idée, la malaxer un moment pour décider si elle valait la peine d'être prise au sérieux, et surtout, pour réfléchir à ce qu'il faudrait faire ensuite, car s'il avait résolu l'énigme, il lui faudrait bien avancer sur le chemin ouvert par cette découverte. Devrait-il s'y rendre ? Pour y faire quoi ? Toute cette agitation intérieure l'enferme sur lui-même et au monde qui l'entoure, isolé dans ses pensées il n'entend pas les résonnances d'un claquement répétitif qui s'approche, ni la silhouette qui émerge au coin du muret, lente et prudente, ce n'est que lorsque l'immense bête noire dont la crinière luisante s'agite en arrachant quelques brins d'herbes au pied de l'arbre que l'écrivain s'aperçoit qu'il est seul en face d'un étalon éblouissant, un prince arabe à la dignité suprême, d'un calme assuré, mâchant quelques fleurs en toisant cet humain perdu en lui-même, inoffensif, à la recherche d'illusions. La rencontre, où les yeux tout aussi noirs du pur sang sondent l'âme de Jean-Philippe Toussaint, ne dure que quelques minutes qui auraient pu être des millisecondes ou des heures entières sans aucune différence, avant que le cheval dans une fougue puissante et mesurée, ne s'emporte comme une rafale de vent et ne se lance dans un galop léger et élégant, martelant l'asphalte pour disparaître derrière les murs de la paroisse Notre-Dame des Grâces, ne laissant derrière lui que l'écho faiblissant d'une course sauvage, et une marque indélébile de beauté dans le cœur d'un homme. Tout à fait déboussolé par cette apparition et par le fait que l'île d'Elbe serait l'île aux anamorphoses, il se lève et décide d'une visite approfondie des rues de Paris, il lui faut oublier un moment ces questions pour les reprendre à tête reposée plus tard. Il n'a aucune destination et aurait volontiers suivi le bruit de cavalcade de l'ange noir, mais le silence ne lui lance aucun appel, il s'élance avec la plus délicatesse possible, mais n'est pas pur sang qui veut. Les heures qui suivent ne sont ni conquérantes ni salvatrices, juste une errance solitaire dans une ville assiégée, un bouillonnement chaotique de vies dont il essaie d'imaginer parfois, pour l'une d'entre elles, les couleurs et les élans, les douleurs et les déceptions, il aime ce petit jeu de portraitiste auquel il s'adonne régulièrement, et qui l'aide beaucoup dans l'écriture de ses livres et la composition de ses personnages. Après tout, c'est un écrivain, et il nourrit ses fictions de certaines réalités. Sans que la question du passage du temps ne lui traverse l'esprit, le soir arrive avec son lot de lumière chaleureuse, de promesses d'ivresse et d'inquiétudes. Les magasins et les restaurants allument leurs néons et leurs lumières intérieures, les gens, toujours pressés de rejoindre leurs amis où leur famille pour enfin vivre, se bousculent poliment et s'oublent, il se demande où se trouve *Sea of Fertility* dans cette ville trop



humaine pour un prince à robe noire. Il se rend dans un bistrot de son quartier et commande une salade campagnarde dont il aime la consistance, une carafe de vin pour se griser un peu, et passe en revue ses fantasmes, qui le conduiraient jusqu'au sommeil. Il passe en effet le reste de la soirée à s'imaginer d'autres vies, d'autres femmes, d'autres talents, d'autres grandeurs, et toutes ces douces mélancolies le divertissent sur le chemin du retour, dans son bain, puis dans son lit où Orphée le retrouve et le console.

*

Le lendemain matin est fragile, de ceux dont on sait qu'il ne faut pas le briser d'une pensée maladroite, d'un souci que l'on veut oublier mais qui remonte malgré tout, d'une lourdeur de la vie à laquelle on échappe brièvement dans le brouillard du réveil que l'on veut prolonger au maximum, le précipice de la réalité de l'existence n'étant jamais loin. C'est en préparant le café que son insouciance se dissout, que le caillou bouge dans la chaussure et se replace exactement sous la voute plantaire, là où il est le plus gênant, que cette histoire de vieillard, d'île aux anamorphoses se rappellent à lui, alors que le jus noir plic ploc dans la cafetière et que le beurre lui laisse du gras sur les doigts. Cette reprise de conscience, ce réveil, lui révèle aussi l'inanité de sa piste le menant à l'île d'Elbe, pour une raison bien incertaine, ça ne lui paraît plus aussi convainquant que la veille, il y a dans cette idée une fausseté troublante et qui le déçoit terriblement, il lui faut une confirmation ou se remettre à la poursuite d'une autre île fantôme. La nuit a joué son rôle de filtre, de distanciation, de mise en perspective qui lui donne un goût amer dans la bouche, le même que lorsqu'il veut écrire quelque chose qui lui échappe absolument, manipulant les mots d'une phrase sans qu'elle ne transmette rien de ce qu'il voudrait, que le texte forme une pâte difficile à malaxer et que son sentiment prend la couleur de l'indicible, de l'incommunicable. Il fait froid dehors quand il sort, les mains dans les poches de sa veste, le col remonté, il souhaite se rendre dans une bibliothèque pour faire des recherches, sur les îles, sur les anamorphoses, sur la folie de suivre une fiction impossible, sur l'emprise d'une idée sur l'esprit, sur l'écriture. Il souhaite se rendre à la bibliothèque Sainte-Geneviève qui se trouve à près d'une heure de marche à travers les rues de Paris en prenant par l'avenue d'Iéna dont il aime le calme des pierres de taille et les arbres fins qui frémissent en permanence, puis le pont de l'Alma ouvert aux quatre vents avant de s'engager sur le Quai d'Orsay où il vient



régulièrement se balader en surplomb de la Seine qui toujours s'écoule lamentablement, puis de bifurquer sur le boulevard Saint-Germain où il s'arrêterait prendre un café profitant de la rue et des passants, et enfin le magnifique Paris du quartier latin où l'on croit à vingt ans que le monde ne sera fait que de livres, de discussions animées et profondes, d'amours et de désirs uniques, mais variés, quand les révolutions intérieures font remonter un magma de vitalité qui durcit rapidement au contact de la réalité. Son trajet en tête, il se met en marche, avec une gravité alourdissant son allure qui devient alors monumentale, presque éléphanterque, les autres piétons impressionnés devant s'écarter sous la menace de cette immense stature lancée tête baissée vers l'avant, genoux en dedans de manière inquiétante, prêts à s'effondrer, jetant sur le trottoir une ombre faiblarde, une ombre d'homme perdu. Au bout de l'avenue, la place d'Iéna où trône fièrement le musée Guimet où il se rend plusieurs fois par an admirer les nombreuses statues de bouddhas, les laques chinoises, les poteries anciennes de l'époque Jomon et leur Dogû énigmatique qui lui font voyager dans l'espace et dans le temps, l'avenue du Président Wilson se présente alors à lui comme un chemin labyrinthique que l'on suit d'instinct sans en connaître la destination, avec souplesse et confiance, le bitume a l'air engageant. Pourtant, il ne le sait pas encore, mais une secousse se prépare, et il ne lui faut pas longtemps pour se trouver devant le Palais de Tokyo où, sans avoir le temps de comprendre exactement pourquoi, il tombe littéralement dans un puits sans fond, une chute vertigineuse du haut de sa tranquillité de marcheur, une claque titanesque prise sur la gueule quand il voit, sur un des panneaux d'annonce, une affiche en noir et blanc, où se mêlent figures grecques et samouraïs, avec en titre cette phrase comme un uppercut : « Exposition Borges – Histoire Universelle de l'Infamie... » Devant ses yeux d'écrivain se déroule une langue d'incompréhension et de malaise, son cœur dans sa poitrine exulte à s'en faire éclater les veines, les mots associés Borges et Infamie ne peuvent être une coïncidence, il n'a aucun doute que c'est ici qu'est la réponse à l'île aux anamorphoses, là devant lui, au palais de Tokyo. Il se précipite, rouge et transpirant à pleines gouttes. Attendre au guichet est un calvaire et quand il se retrouve devant le visage désabusé d'une jeune étudiante dont les cernes suffisent à la rendre sinistre, il balbutie un imbroglio de mots inaudibles et saccadés, se reprend, toussote, s'excuse deux fois et arrive à articuler le minimum pour obtenir son ticket, qu'il tient alors du bout des doigts avec une fragilité touchante et pathétique. Il a l'air d'un malade en phase terminal, ce qu'il croit être d'une



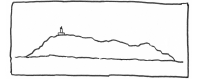
certaine manière puisqu'il cherche à « guérir » d'une empreinte dont il ne connaît pas l'origine. Son entrée dans les grands volumes du palais est glaçante, il suit lentement les flèches qui lui indiquent la direction de l'exposition sur Borges et son livre *Histoire Universelle de l'infamie*, par un artiste dont le nom lui échappe comme de l'eau dans une passoire et arrive à la première installation. La fièvre déjà lui concocte de petits tocs incontrôlables, des mouvements anarchiques des yeux, du cou ou des muscles du visage, lorsqu'il voit une sorte de statue de cire de plus de deux mètres de haut, un homme en salopette et chemise blanche tout droit sortie d'une histoire de Mark Twain, dont tout l'intérêt réside dans ses mains, tenant de l'une un porte-monnaie en cuir grossier, et de l'autre, en sort ce qui paraît être un être humain, un noir en guenilles avec les chaînes aux pieds, semblant s'agiter d'effroi au-dessus d'autres mains et visages bourrés dans le fond de la bourse. Il continue malgré tout son chemin pour arriver à une autre sculpture, en métal d'un aspect froid et insensible, celui d'une femme au visage tombant portant dans ses bras un enfant, un squelette sans vie, sur le visage duquel est collé la photo d'un autre enfant, ou peut-être le même, un visage charnu à l'expression enjouée, vivante, merveilleuse, la scène est épouvantable mais il ne peut s'arrêter ou se laisser éprouver par ces œuvres, il poursuit sa quête et fait face un homme en djellaba dont le visage est à moitié masqué par un voile, et qui dessine sur une toile de jute Dieu, dont le visage est lui, à moitié défiguré. Jean-Philippe Toussaint est submergé, il s'arrête et inspecte tout autour de lui, affolé, il fait une crise de panique à n'en pas douter, jetant des regards aux quatre coins de la galerie à la recherche de ce qu'il veut croire comme son seul salut, d'un indice, d'une bouée de sauvetage, du moindre détail qui pourrait stopper l'hémorragie d'angoisse qu'il subit depuis deux jours, qu'on lui vienne en aide pour ne pas qu'il s'écroule, quand, soudain, au fond, dans l'aile ouest, il sent quelque chose l'attirer, et s'y dirige en titubant, sans faire attention aux regards qui s'interrogent sur ce préoccupant échassier qui marche de façon hypnotique vers une autre installation. Deux spectateurs font obstacle et il ne voit rien jusqu'à cette séparation du couple, presque cinématographique, qui ouvre devant lui, à quelques pas, la vue sur une sculpture horrible composées de têtes décapitées, assemblées en une forme de croissant qui à y regarder de plus près devient familière, c'est le Japon, les têtes de samourais forment un parterre au sol rouge en forme de l'île Honshu, cette île lointaine, cette île qui sous ses yeux déploie sa violence, ce sont les quarante-sept ronîns



sacrifiés qui participent à l'infamie et à l'honneur des hommes, la réponse est là, l'île de l'infamie, l'île aux anamorphoses, l'île du Japon.

*

Il est dans l'aérogare et sort lentement de son sommeil. Le voyage fut pareil aux autres, trop de promiscuité, trop de gestes mécaniques, trop d'immobilité dans le mouvement, éreintant. Il est déjà dans l'ailleurs, l'odeur, le décor, l'écriture, la signalisation précise, la lumière qui filtre à travers les baies vitrées, les annonces, et beaucoup de têtes brunes. Il parvient assez aisément à se traîner jusqu'à l'extérieur où la file pour les taxis est comme une longue chevelure noire étalée sur un tatami, en moins soyeux, à laquelle il s'intègre avec mélancolie, celle de ses derniers voyages, seul ou avec Marie. C'est son tour, la porte verte et jaune de la voiture s'ouvre et il s'engage à l'intérieur, tend son petit bout de papier préparé dans l'avion au chauffeur, l'adresse d'un grand hôtel de Shinjuku, puis se laisse aller, la tête à demi tournée vers le monde extérieur, un monde étrange où les caractères ne sont pour lui que des dessins insignifiants alors qu'ils sont tout le contraire, que les mots prennent des formes de maisons ou de rivières, puis il s'endort dans son trouble. Celui-ci ne fait que s'intensifier lorsqu'il se réveille allongé dans le lit de sa chambre d'hôtel luxueuse sans qu'il n'ait le moindre souvenir de s'y être couché, ni même d'être arrivé à l'hôtel et de s'y être enregistré, Lachésis, la Moire, a laissé passé une petite boucle sur le fil de sa vie dont il vient d'être amputé, il lui manquera dorénavant une heure ou deux d'existence. Il se lève et se rapproche de la grande baie vitrée à travers laquelle il lance son regard comme le soleil ses rayons, il faiblit quand au loin il voit des tours sans caractères qui forment le quartier administratif de Shinjuku et celui, monumental, de l'Hôtel de Ville de Kenzo Tange, il est pris de vertiges et s'assoit sur le bord du lit. C'est une fin d'après-midi nuageuse qui s'étale sur Tokyo, les néons commencent à s'allumer en des îlots scintillants de couleurs chatoyantes qui attirent invariablement les regards, intensifient les désirs et les humeurs, et alourdissent les mélancolies, l'écrivain-personnage se met la tête dans les mains et espère un tremblement de terre, il rêve d'un effondrement grandiose, d'une saccade suivie d'un écroulement dans lequel il disparaîtrait, un drame pour mettre fin à sa tragédie, un évènement dont profiterait Atropos pour couper enfin son fil qui tomberait comme un cheveu cassé dans sa corbeille mortuaire. Mais rien ne se passe, juste un



silence embaumé par le sifflement discret de l'air conditionné, sa respiration haletante, et le bruit sourd de la nécessité de continuer son chemin dans la moiteur de Tokyo.

Après une douche brûlante qui a ouvert sa peau rendue rose et molle, enfilé des vêtements propres, mis dans sa poche la carte magnétique trouvée sur la table de chevet, il sort finalement dans la nuit en conquête, ombre envahissante et pernicieuse, menaçante. Alors que de jour, Tokyo paraît, surtout lorsqu'on la survole en avion, une géante insondable, un océan de verre et de béton, la nuit la transforme, la parcellise en de multiples zones qui semblent ne pas faire partie d'un même ensemble, le caractère de chaque quartier s'exalte en une affirmation d'indépendance, de différenciation, d'altérité qui sublime l'errance nocturne dans ses rues, on pouvait facilement être trompé par la grandeur de Tokyo. Il quitte cette énorme pièce de lego rectangulaire que forme son hôtel pour s'engager dans une rue que bordent d'autres pièces de lego, plus ou moins grandes, plus ou moins carrées, aux pieds desquelles de minuscules arbres apportent un peu d'élégance, il marche à un rythme lent la tête levée, observant cette ville qu'il connaît et qu'il a décrite, dans laquelle il a inventé une histoire et des vies. Il lui faut près de vingt minutes pour quitter le quartier froid et impersonnel où il réside, pour entrer dans celui de l'exagération, des flashes, du rouge et du mauve embrassés, de la musique hameçon, des bars et restaurants, des ruelles étroites rendues plus étroites encore par les panneaux lumineux de la vie nocturne tokyoïte. Il n'a aucune idée en tête vraisemblablement, alors il entre dans le premier bar venu, un bar de jazz, lui semble-t-il, d'une seule pièce, encastré comme une poche dans une abondance d'autres poches de divertissement, on y fume beaucoup et la moquette carmin des murs doit en être imprégnée maladivement, une hôtesse s'approche de lui alors qu'il a déposé sa grande carcasse sur un haut tabouret, ce qui lui donne un air encore plus ridicule. Elle lui demande probablement ce qu'il veut boire, en un japonais doux et docile, fluide et arrondi, qui donne envie de faire l'amour, mais il répond par un mot passe-partout, compréhensible de tous, whisky. Elle poursuit son interrogatoire et s'enquiert sans doute sur le type de whisky qu'il désire, les réguliers ici ont tous leurs habitudes et leur marque préférée, puis devant le visage abruti de l'Occidental, elle a la finesse d'esprit, accompagnée d'un sourire sincère, de lui apporter deux bouteilles et lui demander de choisir, il en pointe une au hasard et elle le complimente en minaudant, ses cheveux châtain frôlant la peau blanche de son cou dégagé, sensualité japonaise. Un vieux disque de jazz grésille sur une platine lorsqu'un homme entre, il porte une cape noire



grandiloquente, une écharpe blanche et un panama lui aussi noir. Une hôtesse s'élance pour lui prendre sa cape et son écharpe, il fume une cigarette et ôte son chapeau comme un acteur de cinéma, un sourire malin sur les lèvres, les yeux plissés pour éviter les volutes de fumée qui s'envolent du bout incandescent entre les plis de sa bouche. L'écrivain errant regarde le visage luisant du nouvel arrivant et est frappé de sa ressemblance avec l'un des plus grand personnage de la littérature japonaise, cet écrivain fascinant dont les remouls de l'âme l'avaient conduit à s'insérer un sabre dans le ventre en une mise en scène grotesque et indélébile, Yukio Mishima. Il ne peut se détourner de ce visage fier et maniéré, qui fait rire les hôtesse, les charme et les renvoie aussi sec, puis qui vient s'asseoir près de lui, c'est véritablement son sosie, son jumeau, son dopplegänger.

*

La politesse ne résiste que rarement à la curiosité qui est au Japon plus qu'ailleurs un vilain défaut et entre deux gorgées, maladroites, de l'amateur de thé qu'il est, il dévisage furieusement son voisin, qui continue de sourire comme s'il savait quelque chose que lui ignorait, ce qui semble assez probable, et qui joue imperturbablement avec son verre entre ses deux mains, solides et carrées, faisant tournoyer le liquide ambré sur les parois brillantes, toujours une cigarette au bec, plongé dans un monde que lui seul anime. Puis, dans un jeu de surprises, le Japonais s'adresse à l'écrivain voyeur, en français, et lui demande d'un ton aussi naturel que s'ils se connaissaient déjà, s'il a lu *L'Ange en Décomposition* de Mishima, qui lui aussi parlait français. Du haut de son long cou tendu, celui-ci hoche la tête et confirme qu'il l'a effectivement lu, alors le Japonais dans son costume noir rayé lui parle, sans le regarder, de son obsession pour la fin du livre, quand Honda et Satoko se font face alors que celle-ci nie le connaître, nie jusqu'à l'existence de Kiyooki, son seul et unique amour et nie l'histoire qui fut racontée par Mishima durant tout le récit des trois livres composant *La Mer de la fertilité*, comme si toute lecture, tout investissement du lecteur dans l'univers et dans l'histoire avait été vain, le renvoyant dans les cordes pour le K.O. final. Il lui explique qu'il croit que Mishima a sans doute lu Borges et a voulu lui rendre une sorte d'hommage, en jouant avec la perspective, avec le doute, avec la narration. À l'évocation du nom de Borges, l'écrivain, une nouvelle fois, vibre d'effroi, alors que



résonne derrière lui Chet Beker, qu'une hôtesse rit aux éclats de soie avec un vieil homme au bar. Tout semble normal mais tout lui paraît irréel, il prend un air encore plus décontenancé quand le Japonais se tourne vers lui pour la première fois, un large sourire carnassier aux lèvres, lui tend sa main toujours aussi carrée, et se présente, Sogura, il précise que c'est un nom peu commun au Japon, mais qu'il est lui-même peu commun, et avant que l'écrivain crédule ne se présente lui-même, Sogura le précède et lui dit qu'il a aussi lu ses livres, le cycle de Marie qu'il a beaucoup apprécié, malgré sa tendance aux drames de pacotilles. Le compliment est amer mais la nuit vient de lui apporter un ange de recomposition, peut-être le mènera-t-il vers la fin de l'histoire ? Alors qu'il n'a presque rien dit, engoncé dans sa passivité d'observateur mou, lourde feuille asséchée flottant sur l'eau dans le courant de la rivière, l'écrivain se voit inviter par Sogura à l'accompagner vers un autre bar où ils pourront poursuivre leur conversation qui n'en est pas encore une. Les mentions de Borges et de Marie l'inclinent à se laisser aller dans cette danse que Sogura mène avec persuasion. La prestance du sosie de Mishima, ajustant son panama alors qu'une hôtesse l'enveloppe avec suavité et appétit de sa cape noire et lui enfile son écharpe immaculée comme un *khata*, l'écharpe de félicité bouddhique, tranche comiquement avec l'écrivain dadaïste ne sachant quoi faire de son corps en attendant que Sogura finissent de flirter et de dire au revoir à l'équipe féminine des hôtesse qui le laisse partir à regrets, avant que le duo ne franchisse la porte pour se retrouver au milieu d'une petite foule de *salary man* en goguette. L'un comme un poisson dans l'eau, l'autre hors du bocal, ils se dirigent vers le fond de la rue, sans un mot, recouverts par le brouhaha de la nuit de divertissements et d'oubli de soi-même dont les hommes japonais pensent avoir besoin, dans un champ de néons rouges, de tentations et d'alcool, puis Sogura le tire par la manche dans une allée en couloir sans lumière, large comme un homme mince, un Japonais, humide et gardant les secrets, enfin ils débouchent sur une autre cour, une petite place entourée d'un seul édifice de forme irrégulière et de hauteur variable, énigmatique dans la pénombre de la nuit, éclairée seulement par une lune blafarde, des spectres auraient surgit qu'il n'aurait pas été surpris. Sogura, très agilement, tourne au coin du bâtiment et saute pour attraper un escalier de fer extérieur, le déroule et commence son ascension, l'écrivain suiveur tant bien que mal s'engage derrière lui dans une suite d'escaliers inextricables leur permettant d'escalader des murailles d'immeubles, de s'enfoncer dans un labyrinthe moderne ou antique, il ne sait plus, chaque escalier étant un autre escalier,



allaient-ils voir Astérian ? Ce n'est qu'après avoir traversé une dernière cour suspendue, un patio babylonien, qu'ils arrivent devant une porte colossale à côté de laquelle brille le mot bar, en-dessous duquel scintille un triangle bleu discret, dans lequel est inscrit en anglais The City of Immortals. Sogura frappe trois fois et la porte s'ouvre dans une lenteur théâtrale qui donne à l'écrivain de fiction un goût d'intangible, de décompression de substance, une fuite vers l'intérieur, et son malaise a disparu sous le flot de perplexité qui l'a nettoyé de son angoisse, ou ce fut le dédale pour quitter la réalité, il entre alors dans le bar. Tout y est très sombre, seulement guidé par des liserés lumineux dans des alcôves où rien n'existent que ceux qui y entrent, comme des histoires, comme des livres à vivre, l'hôtesse porte une jupe si courte que le galbe de ses fesses hypnotise ceux qui la suivent et leur permet de se débarrasser des derniers lambeaux de quotidien et de certitude qui les encomrent. On remarque à peine la musique pourtant forte qui habille le vide de la pénombre et isole des autres. Ils s'installent sur une banquette ronde de duvet bleu de mauvais goût, Sogura commande des boissons et renvoie l'hôtesse qui referme derrière elle, en silence, un lourd rideau de velours usé. Leur parcours avait été silencieux, mais une fois assis, Sogura reprend sa conversation comme si elle n'avait jamais été interrompue par une excursion dans les profondeurs de Shinjuku. Il demande à Jean-Philippe Toussaint, en allumant une cigarette et en lui en proposant une, ce qu'il en pense, en tant qu'écrivain, de remettre en question l'ensemble d'un livre sur sa fin pour plonger le lecteur dans un puits de doute et de questionnement tout en le regardant avec une volonté évidente de le transpercer, blotti contre la banquette, ses jambes croisées relevant son pantalon en des plis élégants, la tête penchée légèrement vers sa droite, une main relevant sa cigarette fumante, c'est vraiment Mishima qui lui fait face, il ne peut plus reculer, l'évitement devient un affrontement que Jean-Philippe Toussaint se garde bien de relever, avec sa bonhomie habituelle. Il répond des banalités sur la nécessité, parfois, dans le registre de la nouvelle, de construire justement tout le récit pour amener à une « chute » finale qui surprend le lecteur et le renverse, ou encore sur le fait qu'une fin peut au contraire donner tout son sens au récit en faisant basculer la perspective, que c'est le « jeu » de l'écriture, puis, sans vraiment le faire consciemment, il poursuit son explication sur l'écriture, élaborant une longue phrase qui se lamente un peu sur le fait qu'un écrivain est de toute façon voué à l'échec, qu'il ne peut, malgré tout son talent, que se rapprocher de quelque chose sans pouvoir retranscrire par les mots ni la vie, ni les expériences, ni



l'amour lui-même, que ses œuvres ne sont que des intuitions de réalité, des imitations superficielles du vrai, comme le mot n'est qu'une expression sensorielle de l'objet, une parmi d'autres, un peu comme un sosie n'est qu'une vague ressemblance caricaturale d'un autre personnage, sans être lui-même, et que c'est peut-être pour cela que Mishima a vécu sa fin au lieu de l'écrire, pour faire passer ce qu'il était au monde de façon plus claire qu'à travers un livre. Il vient finalement de relever le gant, semble-t-il. Sogura tient sur son visage un sourire aussi large que blanc, honnête, il réfléchit un instant, le pouce posé sur la tempe, alors qu'entre le majeur et l'index continue de brûler sa cigarette, puis il se lance lui aussi dans une palabre rythmée par son accent racleur de gorge, en développant l'idée que lui, sosie de Mishima, ne cherche pas à être Mishima, que ça serait idiot de sa part, mais qu'il est une représentation indépendante d'autre chose, de lui-même et de Mishima, qu'il est un homme nouveau, une affirmation différente, une proposition d'existence au monde, que vouloir être le réel, ou raconter le vrai, est un non-sens, et que ce n'est pas le but ni de l'art, de la vie, et que c'est là que se trouve le triomphe de l'artiste, de l'humain, d'inventer une nouvelle vérité qui ne correspond à rien d'autre, réel ou non. Satisfait de sa réponse, Sogura continue, en se penchant en avant vers l'écrivain-personnage, en évoquant notamment la fin de son livre *Nue*, éventuelle fin d'un cycle, qu'il a trouvée particulièrement réussie, cette fine superposition de deux scènes de l'histoire qui sont en fait la superposition de deux hommes différents, celle du narrateur décédé et celle du nouvel amant de Marie, où l'on comprend enfin l'impossible séparation des deux, puisque l'un est mort, et son amour est donc intouchable. Il va sans dire que cette interprétation ne correspond en rien à ce que Jean-Philippe Toussaint avait en tête lors de l'écriture du livre, que c'est le pouvoir, parfois inconfortable, donné au lecteur, de pouvoir comprendre des choses qui n'ont pas été pensées pendant l'élaboration du roman. Pourtant, c'est bien le même livre qu'il a lu, sans doute en français, la traduction ne peut être remise en cause, mais ce qu'il a compris va au-delà de tout entendement pour l'écrivain échassier. Sogura lui explique longuement que c'est ce qui a le plus plu au Japonais, cette superposition, ce côté âme perdue du narrateur qui hante l'amour de sa vie, que ça correspond à une certaine projection de leur culture, et que cela vienne d'un auteur européen les fascine encore plus. Toussaint essaie de parcourir de mémoire l'ensemble du cycle pour y trouver les marques possibles qui auraient pu conduire tout un peuple à comprendre l'histoire « à l'envers », sans rien trouver, il a bien conscience que le lecteur doit reconstruire un



monde à travers des mots, et que cela n'est jamais le même, mais pour être si loin de la « réalité », comment se pouvait-il ? Ce n'est plus une « dépossession » de son œuvre, c'est une réécriture, ce qui est bien plus profond, au Japon, ils ont leur propre *Vérité sur Marie*, le narrateur est mort et vit à travers son nouvel amant avec lequel elle « revit » des scènes presque identiques, l'histoire d'un amour indestructible puisque protégé par la mort, cette constatation est vertigineuse pour l'écrivain nu qui reste les yeux fixés sur le rideaux de velours devant lequel se découpent des volutes de fumée blanche, rondes et aériennes, comme une nuit d'amour avec Marie. Il se souvient maintenant du moment où il a pensé qu'il n'avait pas encore tué Marie, qu'elle restait une sorte de Golem, un être inachevé, alors qu'ici au Japon, ils avaient tué le narrateur, la voix de l'écrivain, la projection de lui-même, c'est lui qui était mort, et Marie qui était vivante, le Golem, c'est lui, il est l'écrivain Golem avec le mot Emeth tracé en travers de l'âme, il est sur l'île aux anamorphoses et se retrouve dans la peau de son personnage, ou il est un personnage de quelqu'un d'autre, il se dit que peut-être, il existe un être, quelque part, en train de raconter son histoire, de le décrire tel qu'il le voit, ou tel qu'il le pense, et que son existence ne dépend plus que de lui, et des éventuels lecteurs qui eux-mêmes en feront ce qu'ils voudront, il sent que tout lui échappe alors qu'il regarde les deux paumes ouvertes de ses mains blanches, ses longs doigts fins tremblants sous les lumières bleutées du salon, tout sentiment de réalité n'existe plus.

*

Je suis un lecteur, je suis un écrivain, je suis un personnage, je m'en suis rendu compte sur l'île aux anamorphoses qui n'existe pas, en écrivant un livre qui n'est pas mon livre, j'ai quelques pseudonymes et on m'a donné bien des noms, mais je ne suis qu'un Golem sur le front duquel est inscrit le mot fragile « vérité ».